

Des femmes, des livres, des ghettos

Andrée Yanacopoulo

Volume 46, Number 4 (266), November 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32913ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Yanacopoulo, A. (2004). Des femmes, des livres, des ghettos. *Liberté*, 46(4), 127–136.

Des femmes, des livres, des ghettos

Andrée Yanacopulo

Des femmes

C'est à une certaine mémoire de certaines femmes que je vous convie et cela commence ainsi : elles étaient une fois...

Elles étaient une fois, dans les années 1970. Elles étaient une vague née des révoltes politico-culturelles de 1968, qui a balayé l'Europe occidentale et l'Amérique du Nord, et qu'on a appelée le néoféminisme. C'était effectivement un féminisme nouveau, parce que son avant-garde, radicale, voulait aller aux racines du mal, c'est-à-dire que, plus qu'à des réformes sociales et législatives, elle appelait à une refonte de la société — de cette société dite patriarcale, car structurellement fondée sur le pouvoir des hommes.

Le néoféminisme visait à donner aux femmes non seulement leurs droits pleins et entiers de personnes et de citoyennes, mais aussi et surtout la libre possession de leur corps et de leur esprit. Cette réappropriation de nous-mêmes passait d'abord et avant tout par la rupture d'un silence, auquel nous étions depuis longtemps confinées et qui avait fini par nous devenir consubstantiel. Nous nous sommes mises à parler, nous nous sommes mises à écrire, et nous nous sommes mises à nous publier.

Des livres

En 1974 naissait à Montréal la première maison d'édition québécoise uniquement consacrée à des œuvres de femmes. C'était un soir de pleine lune et Louise Petitclerc, Reuvana Ross et Marie Savard eurent vite fait de trouver un nom à la maison de leurs rêves et d'accueillir Daphné Savidès et Ginette Nault pour lui donner un

conseil d'administration. Une fiction de Marie Savard, *Journal d'une folle*, fut leur première publication. Viendraient en 1977 des poèmes de Germaine Beaulieu, illustrés par Mireille Lanctôt, *Envoie ta foudre jusqu'à la mort abracadabra*, puis, en 1978, un dossier, plus littéraire que médical, *Te prends-tu pour une folle, Madame Chose ?* et un roman, *Georgie*, de Jeanne d'Arc Jutras. Bientôt, Marie-Madeleine Raoult prendrait les rênes des Éditions de la pleine lune (elle les a toujours), mais depuis plus de quinze ans maintenant, la maison a perdu sa vocation première.

Le 19 août 1975, c'était au tour des Éditions du remue-ménage de voir le jour, grâce aux bons soins d'un collectif de femmes : Claire Brassard, Sylvie Dupont, Catherine Germain, Nicole Lacelle, Raymonde Lamothe, Lise Nantel, Louise Toupin et Louise Vandelac. La maison se donnait et se donne toujours pour mandat de publier des ouvrages « écrits par et pour des femmes » et de fonctionner sur la base des mouvements coopératifs, à savoir « rotation des tâches, absence de hiérarchie, auto-gestion ». Le premier volume parut en 1976 ; c'était une pièce du Théâtre des cuisines, *Môman travaille pas, a trop d'ouvrage !* Aujourd'hui, plus de cent cinquante titres sont inscrits au catalogue.

En 1977, Nicole Brossard, écrivaine, cofondatrice et codirectrice de la revue *La Barre du Jour*, et moi, alors militante féministe, fûmes approchées par les éditions Parti Pris. Ces éditions, fondées en 1963 parallèlement à la revue du même nom, véhiculaient une idéologie à la fois socialiste et nationaliste. Gérald Godin en avait été le directeur jusqu'en 1976, date mémorable de la victoire électorale du Parti Québécois ; devenu député puis ministre, il avait cédé la place à Gaétan Dostie. Ce dernier recevait des manuscrits de femmes dont, disait-il, il ne savait pas trop quoi faire : il nous offrait de fonder une collection. Nicole et moi acceptâmes avec enthousiasme et décidâmes de l'appeler « Délire », la présentant pour l'essentiel en ces mots : « Aujourd'hui, les femmes osent comprendre à leur manière [...]. Nous ne pouvons plus lire la réalité comme avant : il nous faut la dé-lire ».

Notre première publication fut *Maman* de Marcelle Brisson, lancée à la Librairie des femmes d'ici, le 2 novembre 1977. C'est l'histoire vraie d'une femme à nulle autre pareille, une femme « dépareillée » qui n'avait ni le temps ni l'envie de se consacrer au ménage et faisait faire son lavage par ses voisines ; qui gagnait de l'argent, et pas qu'un peu, en jouant aux courses ou au poker ; qui possédait un club de baseball et que les journalistes avaient surnommée « madame Baseball ». Notre seconde fut *La maternité castrée* de Francine Lemay, lancée également à la Librairie des femmes d'ici, le 6 février 1979 — un vibrant plaidoyer pour une maternité heureuse et véritablement épanouissante.

Mais le 28 mars 1979, nous présentions notre démission, car l'éditeur, en butte à des difficultés financières, remettait sans cesse au mois suivant les parutions promises. Le temps d'un soupir et nous étions approchées par le directeur de Les Quinze, éditeur. Cette maison, fondée par une coopérative de quinze écrivains (dont Marie-Claire Blais), venait d'être rachetée par le consortium Sogides. Par notre nouvelle collection, « Réelles », nous avons voulu « donne[r] à lire la tout autre réalité que chaque femme énonce dans son rapport à la fiction, à la science et à la pensée ». Nous l'inaugurons en février 1980 avec deux romans. Le premier, *Sortie d'elle(s) mutantes* de Germaine Beaulieu, « raconte la folie vécue à travers les personnages de quatre femmes, [...] le voyage d'une femme morte-née vers la vie » (quatrième de couverture). Les dernières lignes résument bien l'esprit de l'époque :

Je renais. Nous renaissons.
Elles renaissent toutes :
les incarcérées, les folles,
les ménagères, nos mères,
nos sœurs, nos filles,
les mortes.

Le second, *La Mère des herbes* de Jovette Marchessault, était le deuxième d'une trilogie inaugurée quelques années auparavant

avec *Comme une enfant de la terre* (prix France-Québec 1976). Gloria Orenstein, dans sa préface, le présente ainsi :

[II] célèbre une nouvelle vision mythique de la renaissance spirituelle et de la résurrection historique de la femme accomplies par la revendication de son héritage matriarcal ancestral et de ses racines sacrées qui remontent à la tradition de la grande Déesse, la Mère des herbes.

Puis, ce fut *Amantes* de Nicole Brossard : « Je te dis ma passion de la lecture de toi cachée derrière tes citations. les [*sic*] faits sont tels que le projet du texte et le texte de projet s'accomplissent au goût des mots, au goût du baiser ».

Le 3 décembre 1982, nous lançons *Aube*, un récit poème de Jacqueline Hogue, qui dit la marche des femmes vers leur autonomie : « Une femme défait un à un les nœuds d'une existence qui lui échappait [...] pour apprendre l'autre solitude — celle de sa liberté —, exigeante, exaltante comme le défi. Après toutes ces années, elle va vers son aube » (quatrième de couverture). Au tout début de 1983, paraissait *De mémoire de femme* de Marguerite Andersen. La structure de ce récit (« en partie autobiographique », précise l'auteure) reproduit celle d'une casse d'imprimeur, chaque cassetin contenant quelques éléments de l'histoire. La casse, devenant ainsi aide-mémoire, permet à l'héroïne, Anne, de mettre de l'ordre dans ses souvenirs et de repartir à neuf. Ce livre a obtenu l'année même le prix des jeunes écrivains du Journal de Montréal. Enfin, un dernier livre de poésie, *Le long des paupières brunes* de Rolande Ross, était accompagné de photos de Marie-Chrystine Landry : « Je dis aujourd'hui : je vais là où je suis. Je pars me rejoindre. La course est folle. Ultime. Légitime. Mais qui va plus vite que l'autre : le cœur ou la tête ? »

La collection « Réelles » était vouée à la littérature. En doublet, nous avons également fondé en 1979 une collection d'essais, « Idéelles ». Dans les premiers mois de 1982 paraissait, sous la

direction de Yolande Cohen, *Femmes et politique*, un recueil d'articles issus d'une journée de réflexion sur la politisation et le rôle politique des femmes, qui avait eu lieu en 1980, à l'occasion du congrès de l'ACFAS. Presque au même moment sortait *La femme expliquée* de Dominique Brunet, premier tome d'une série de trois consacrée à l'étude psychologique et psychopathologique des femmes — une étude qui met à bas bien des préjugés et des idées reçues. Le second, *Les thérapies au féminin*, serait publié en octobre 1983. En novembre 1982, nous faisons paraître *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, qui deviendrait rapidement un best-seller, puis, réimprimé, un classique. Il est signé par le collectif Clio, à savoir Micheline Dumont, Michèle Jean, Marie Lavigne et Jennifer Stoddart. L'ouvrage ressuscite le passé collectif des femmes d'ici, « [a]utochtones, immigrantes, paysannes, ouvrières, mères de famille, qui n'ont rien fait de "spécial" » (quatrième de couverture).

J'ai alors quitté Sogides (Nicole Brossard était partie depuis un an, car elle désirait se consacrer à sa propre création) et accepté l'offre d'un éditeur qui venait de fonder les éditions Primeur. Devenue directrice littéraire, j'ai ouvert une collection, « Opinions » — une collection mixte, car je commençais à me dire qu'il était peut-être temps de sortir de notre enfermement et de répandre au dehors la bonne parole. Je ne citerai que les livres de femmes : en novembre 1983, *Pour en finir avec le patriarcat*, un essai d'Armande Saint-Jean ; après une analyse serrée du système patriarcal et l'appel à une « redéfinition du monde », l'auteure conclut :

La véritable révolution commencera pour eux [les hommes] le jour où ils se verront tels qu'ils sont : les *héritiers* d'un système qui leur joue le sale tour de les déposséder en ayant l'air de les combler, et les *défavorisés* culturels inadaptés, sur-spécialisés (en dominance et en production), dépendants, manipulés, et qui sait, menacés d'abandon.

En avril 1984, ce fut *Le rapport Bertrand sur le vécu de 1000 femmes lesbiennes*, dans lequel Luce Bertrand analysait les réponses données à un imposant questionnaire par mille femmes homosexuelles dont elle avait aussi interrogé les parents et, éventuellement, les enfants. Enfin, dans son troisième ouvrage, *Les maladies-refuges*, sorti en 1985, Dominique Brunet étudiait ces maladies de tout temps dites féminines comme l'anorexie, l'hystérie, la dépression, mais qui bien souvent sont de nature psycho-socio-culturelle.

Tous les livres de femmes se retrouvaient, il va sans dire, à la Librairie des femmes d'ici, au 375, rue Rachel Est, où depuis 1975 Thérèse Lamartine, Lise Cuillerier et Claude Krinski nous accueillent avec chaleur. Innombrables sont les instants de bonheur que nous y avons passés. C'est bon, une librairie ; les livres viennent y poursuivre leur vie après avoir quitté auteur et imprimeur, et attendent de la finir, si Déesse le veut, bien au chaud dans la bibliothèque d'une âme sœur. Nous nous jetions sur eux avec avidité. Ils nous révélaient des mondes jusqu'alors ignorés, ou dévalués, ou tus.

Il y eut¹ *L'Euguélonne* (1976) de Louky Bersianik — une immense fresque allégorique de la condition féminine, une véritable somme.

Il y eut des livres d'histoire, d'une histoire autre. Les femmes, on le sait, sont absentes des livres d'histoire classiques, et s'il en est ainsi, c'est parce « qu'elles étaient exclues du pouvoir », écrivaient Marie Lavigne et Yolande Pinard, qui nous racontaient, à travers *Les femmes dans la société québécoise* (1977) et *Travailleuses et féministes* (1983), la vie des ouvrières, des suffragettes, des militantes syndicales, des infirmières, des religieuses. Michèle Jean retraçait, dans un choix de textes, les étapes de la libération des femmes de 1900 à 1974 dans *Québécoises du 20^e siècle* (1977),

¹ Je m'en tiens strictement à la production québécoise des années 1970 jusqu'à 1983. Et il va sans dire que mon évocation est loin, bien loin, d'être exhaustive.

cependant que Francine Barry analysait *Le travail de la femme au Québec* (1977) et que Mona-Josée Gagnon faisait le bilan critique des idéologies québécoises dans *Les femmes vues par le Québec des hommes* (1974). Ces études historiques, nous en avions grand besoin : pour mieux savoir d'où nous venions, mais aussi pour remettre au grand jour ce qui avait été passé sous silence, pour revivifier ce qui avait été dévalorisé ou minimisé. Nous cherchions des modèles. Nous allions une fois par mois au Théâtre expérimental des femmes écouter, dans le cadre des Lundis de l'histoire des femmes, conçus et organisés par sa directrice, Pol Pelletier, des conférences qui nous exaltaient ; nous écoutions Françoise Berd nous parler de Marthe Blackburn et Marie Cardinal et bien d'autres nous parler de leur « héroïne » (*Mon héroïne*, 1981). Nous admirions Simonne Monet-Chartrand, Madeleine Parent, Léa Roback, Thérèse Casgrain.

Il y eut des recherches en sciences humaines. Francine Descarries-Bélanger montrait, dans *L'école rose... et les cols roses* (1980), comment la société « s'organise pour produire des conditions d'inégalité entre les sexes » et détermine les femmes « à ne jouer qu'un rôle d'appoint dans les rapports économiques » (quatrième de couverture). Marie-Andrée Bertrand, dans *La femme et le crime* (1979), constatait « l'absence des femmes de la scène de la criminalité officielle » et se penchait sur la signification de ce « non-phénomène ».

Il y eut des essais. Marcelle Dolment publiait *La femme au Québec* (1973) et plaidait pour la grande priorité de l'heure, à savoir la revalorisation sociale de la femme. Martine Ross, avec *Le prix à payer pour être mère* (1983), s'attaquait à la vision traditionnelle de la mère et montrait que chaque femme a sa façon à elle de vivre sa maternité, que cette dernière n'apporte pas toujours l'« accomplissement » annoncé. Micheline Carrier dénonçait l'exploitation des femmes dans *La pornographie, base idéologique de l'oppression des femmes* (1983) et réglait leur compte à Œdipe, Freud et consorts

dans *Doit-on pendre Jocaste ?* (1983). Avec *Va te faire soigner, t'es malade !* (1980), Louise Guyon, Roxane Simard et Louise Nadeau montraient que, aux modèles de soumission, de dépendance et de service (pour ne pas dire de servitude) imposés par notre culture, les femmes « ne pouvaient répondre qu'au prix de leur propre santé ».

Il y eut des films : l'inoubliable *Mourir à tue-tête* (1979) d'Anne Claire Poirier, un réquisitoire sans merci contre le viol ; *D'abord ménagères* (1978) de Luce Guilbeault ; *La cuisine rouge* (1979) de Paule Baillargeon et Frédérique Collin, que les deux réalisatrices présentaient comme « la dernière journée des rapports entre les hommes et les femmes » ; *Rien qu'un jeu* (1983) de Brigitte Sauriol, qui dénonçait l'inceste. Il y eut Diane Heffernan et Suzanne Vertue, qui tournaient en vidéo tous les événements touchant de près ou de loin au mouvement des femmes. Il y eut Francine Larivée qui, dans une installation présentée place Desjardins et intitulée *La chambre nuptiale*, interprétait à sa façon le slogan des néo-féministes « le privé est politique ».

Il y eut du théâtre : *Moman* (1981) de Louise Dussault ; les pièces de Jovette Marchessault, *La terre est trop courte*, *Violette Leduc* (1982) et *La saga des poules mouillées* (1981), qui mettait en scène quatre grandes figures de notre littérature : Laure Conan, Germaine Guévremont, Gabrielle Roy et Anne Hébert. Et, plus que tout, celle de Denise Boucher, *Les Fées ont soif*, qui faisait figurer la Mère, la Vierge et la Putain : elle souleva l'ire et l'indignation de bien des hommes, cardinal et bien-pensants se retrouvant sur la ligne de front.

Il y eut des périodiques : *Québécoises deboutte !*, fondé en 1972 par des militantes du Front de libération des femmes du Québec et du Centre des femmes ; *Les Têtes de pioche*, fondé en 1976 par Nicole Brossard, Michèle Jean, Agathe Martin, Éliette Rioux, Martine Ross et France Théorêt ; *L'autre Parole*, fondé en 1976 par

Monique Dumais, Ursuline, et Marie-Andrée Roy, laïque, qui proposait une lecture féministe du catholicisme ; *La vie en rose*, fondé en 1980 par des militantes pour le droit à l'avortement : Claire Brassard, Sylvie Dupont, Ariane Émond, Lise Moisan et Claudine Vivier.

Il y eut enfin et surtout une intense production littéraire. L'imaginaire et la fibre poétique des femmes s'en donnaient à cœur joie. L'allégresse de se sentir femmes, le désir exalté de sortir du silence tenaient lieu d'une inspiration sans bornes. « Écrire *je suis une femme* est plein de conséquences », avait énoncé Nicole Brossard (*L'Amèr*). Et elles l'écrivaient, chacune à sa façon : Louky Bersianik, Germaine Beaulieu, Denise Boucher, Nicole Brossard, Louise Cotnoir, Francine Déry, Louise Dupré, Madeleine Gagnon, Michèle Lalonde, Suzanne Lamy, Gail Scott, France Théorêt, et d'autres, et d'autres, et d'autres encore.

Cependant que Pauline Julien nous chantait et que Kéro nous photographiait.

Des ghettos

J'espère avoir rendu compte de l'effervescence de ces années pendant lesquelles, toutes penchées sur le berceau de cette culture au féminin qui venait de naître, nous avons donné mille réponses à la question de Louky Bersianik : « Comment naître femme sans le devenir² ? » Par la suite, la scène politique s'est peu à peu vidée, et les universités, elles, se sont remplies de chercheuses et de professeuses réunies autour des dites études et recherches féministes. Les analyses se sont approfondies, des perspectives neuves ont rajeuni de vieux problèmes — je pense en particulier à la revalorisation de l'histoire orale, à l'introduction de la notion de « genre », à la psychologie différentielle, à la préhistoire, à

² « Comment naître femme sans le devenir », *Nouvelle Barre du Jour*, n° 172, 1986, p. 57-66.

l'enseignement des mathématiques, à la génétique, etc. Tout ce remue-ménage dans un savoir réputé universel, mais en fait masculin, prouve que, comme nous le proclamions, le féminisme déborde largement les revendications politiques dont il est porteur : il est le prisme épistémologique le plus important du xx^e siècle.

Que reste-t-il de tout cela, dites-le moi ?

Il nous faut l'admettre : toutes ces connaissances restent encore pour une large part marginales, l'institutionnalisation des études féministes a entériné la ghettoïsation de la production des femmes, toujours suspecte de véhiculer une idéologie et donc non valable. Peut-être les tenants officiels du savoir, ceux qui ont connu ou presque les temps du néoféminisme, alors que nous tentions de nous approprier un domaine dont nous avions, dans un premier temps, fait *stricto sensu* un nécessaire *no man's land*, nous rendent-ils en quelque sorte la monnaie de notre pièce ? Peut-être faudra-t-il attendre quelques générations ? On dit que les erreurs s'annihilent non pas parce qu'on prouve leur fausseté, mais parce que ceux qui les soutiennent ne sont plus là pour les défendre...

Ce voyage dans le temps, j'aurais aussi bien pu l'intituler « Je me souviens ». Mieux : « Je me souviens avec vous », car, comme l'écrit Hélène Cixous, « la féministe est un *je* qui se dit *nous*³ ».

³ Préface à Phyllis Chesler, *Les femmes et la folie*, Paris, Payot, coll. « Traces », 1975 (1972), p. 8.